

1907

Caroline Béique (1852-1946)

Cofondatrice de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste

Par Maryse Darsigny

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 154-155.

Caroline Béique a joué un rôle important dans l'histoire sociale et féministe du Québec. Son action s'est surtout concentrée à Montréal, même si elle est née à Saint-Hyacinthe le 13 octobre 1852. Issue de la classe dirigeante — son grand-père possédait la seigneurie de Saint-Hyacinthe et son père était conseiller législatif —, Caroline Dessaulles épouse Frédéric Liguori Béique, avocat et sénateur, le 15 avril 1875. Elle donnera naissance à dix enfants. La famille Béique habite une belle maison rue Sherbrooke Ouest, à l'époque artère principale du Golden Square Mile¹.

Caroline Béique fait partie de cette première génération de laïques qui au tournant du XX^e siècle s'est taillé une place dans le domaine social en fondant des institutions d'éducation et de charité à Montréal, à un moment où le clergé catholique dominait encore ce réseau (depuis les années 1840). Son action sociale est donc multiple et se conjugue avec une participation remarquable dans le milieu féministe de l'époque. Cet engagement féministe commence en 1893, alors qu'elle joue un rôle de leader au Montreal Local Council of Women.

Au début du XX^e siècle, les pressions du clergé et l'affirmation d'un féminisme nationaliste chez des Canadiennes françaises comme Caroline Béique sont autant de motifs qui incitent ces dernières à s'impliquer davantage dans le milieu francophone et catholique (Pinard, 1983: 180). C'est ainsi qu'en 1903 Caroline Béique contribue à mettre sur pied le Comité des dames patronnesses de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal et occupe, dès le début, le fauteuil présidentiel. Le but de ce comité est de venir en aide à l'Association Saint-Jean-Baptiste, dont l'époux de Caroline Béique est le président, afin de recueillir les fonds nécessaires au parachèvement du Monument national². Lors d'une réunion du Comité des dames patronnesses en 1904, Caroline Béique propose la convocation d'une assemblée générale en vue de créer l'École ménagère provinciale. Une fois de plus, son initiative l'amène à occuper le poste de présidente de cette institution. Le but de l'École ménagère était de bien préparer les jeunes filles à remplir leur rôle traditionnel, mais aussi de professionnaliser le travail domestique.

En 1907, Caroline Béique fonde, avec Marie Gérin-Lajoie, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (FNSJB). Cette organisation constitue le point de ralliement des Canadiennes françaises de religion catholique. Dès ses débuts, la FNSJB regroupe quelques milliers de membres dispersées dans vingt-deux associations, celles-ci divisées en trois grandes œuvres: charité et bienfaisance, éducation et les œuvres professionnelles (Linteau: 512). Les membres de la FNSJB dirigent donc leurs activités autant dans le domaine social (lutttes antialcoolisme, assistance aux chômeurs, création de tribunaux pour enfants), que sur le front du féminisme

réformiste, pavant ainsi la voie au processus de libération des femmes du Québec (réforme du Code civil, accès des femmes à l'éducation supérieure et aux professions libérales). Selon l'historienne Yolande Pinard, la fondation de la FNSJB marque le début du mouvement féministe canadien-français à Montréal (Pinard, 1976: 58).

De 1907 à 1913, Caroline Béique assume la présidence de la FNSJB qui, au fil des ans, prendra de plus en plus d'ampleur. Sa tâche s'alourdit. À soixante ans, Caroline Béique démissionne. Lors de la Première Guerre mondiale, elle se joint à des collègues féministes en travaillant dans des organismes tels que la Croix-Rouge et la Ligue Khaki. Elle sera présidente de la section française de cette dernière association. C'est dans ce cadre que Caroline Béique visite les soldats blessés hospitalisés à Montréal.

Caroline Béique a 94 ans lorsqu'elle quitte ce monde le 8 août 1946. En 1919, Madeleine Huguenin (Anne-Marie Gleason) la décrivait dans le journal *La Patrie* en ces termes : «Nous pourrions faire à cette femme distinguée, le compliment que bien des hommes politiques n'ont jamais, hélas! mérité; à savoir qu'elle a de l'esprit public et du meilleur, et du plus éclairé, et surtout du plus désintéressé et du plus sincère.» (Cité dans Béique: 241)

¹ Aujourd'hui cette maison abrite un des édifices de la Maison Alcan.

² On voulait faire du Monument national un centre d'éducation populaire en y offrant des cours gratuits à la population canadienne-française. Plusieurs féministes y ont d'ailleurs enseigné, notamment Idola Saint-Jean, qui donnait des cours de diction et de langue française, et Cécile Léger, qui assistait les professeures lors des cours de couture et de coupe. Voir Béique, p. 262 et Bourassa, p. 25-43.

Sources

BÉIQUE, M^{me} F.-L. *Quatre-vingts ans de souvenirs. Histoire d'une famille*, Montréal, Valiquette, 1939, 287 p.

BOURASSA, André-G. et Jean-Marc Larrue. «Le Monument-National de Montréal et ses avant-projets (1883-1901): valeur symbolique et impact culturel», *Bulletin du Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec*, vol. 18, n° 2 (été 1992), p. 25-43.

LINTEAU, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec contemporain: de la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, 758 p.

PINARD, Yolande. «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902» dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1983, p. 177-198.

PINARD, Yolande. «Le féminisme à Montréal au commencement du XX^e siècle (1893-1920)», thèse de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1976, 246 p.